L. ARMBRUSTER

AVOCAT A LA COUR D'APPEL DE PARIS

# UN POÈTE ALSACIEN

## GEORGES SPETZ

ANNALES D'ALSACE

PUBLIÉES PAR

L'UNION AMICALE D'ALSACE-LORRAINE

☆☆

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS — 5-7, RUE DES BEAUX-ARTS | NANCY — 5 RUE DES GLACIS, 18

1917

*Prix : 75 centimes.*

MAJORATION TEMPORAIRE 20 %
(Décision du Syndicat des Éditeurs)

# UNION AMICALE D'ALSACE-LORRAINE

28, RUE SERPENTE, PARIS

---

## COMITÉ DE PATRONAGE

Mlle J. Déroulède, MM. le chanoine Collin, Paul-Albert Helmer, Daniel Blumenthal, Paul Margueritte, Hansi, Jules Siegfried, Anselme Laugel, L. Thiéry, Louis Viellard, Maurice de Wendel, l'abbé Wetterlé, Zislin.

---

*Président :* L. Armbruster.
*Délégué général :* Ad. Welcker.
*Secrétaire général :* F. Dupont.
*Vice-présidents :* MM. Bairet, Girard, Muller, Sagey.
*Commissaire général :* Commandant Dubois.
*Secrétaires :* MM. Diétlin, Meyer, Vœgtlin.
*Trésorier :* M. Lhuillier.
*Trésorier adjoint :* M. Boron.

---

# ANNALES D'ALSACE

## PUBLIÉES PAR L'UNION AMICALE D'ALSACE-LORRAINE

FASCICULES PUBLIÉS PENDANT L'ANNÉE 1916-1917

Abonnement : Un an, **3** francs. — Le numéro, **75** centimes.

I. Christian Pfister, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, *L'Alsace et la France.*
II. L. Armbruster, avocat à la Cour d'appel de Paris, *Un Poète alsacien, Georges Spetz.*
III. P.-A. Helmer, avocat à la Cour d'appel de Colmar, *Les Soldats alsaciens pendant la Révolution et l'Empire.*
IV. Anselme Laugel, ancien député au Reichstag, *L'Art populaire en Alsace.*

L. ARMBRUSTER

AVOCAT A LA COUR D'APPEL DE PARIS

# UN POÈTE ALSACIEN

## GEORGES SPETZ

ANNALES D'ALSACE

PUBLIÉES PAR

L'UNION AMICALE D'ALSACE-LORRAINE

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1917

845575
D Ar 5

# UN POÈTE ALSACIEN

## GEORGES SPETZ [1]

---

Il est des hommes qui ont le privilège d'un don merveilleux. La nature les a doués de facultés étonnantes et diverses, ils sont aptes à tout et réussissent dans les entreprises les plus variées avec un égal bonheur. Le parfait équilibre de leur esprit et de leurs dispositions leur permet de tout sentir, de tout aimer, de tout tenter. Ils passent dans la vie, au milieu d'exquises sensations d'art et beauté; et il est parfois difficile à ceux qui sont organisés d'une façon plus normale de se faire une idée exacte de la vie rare de ces privilégiés. Ils tombent en extase devant une fleur qui s'entr'ouvre, étalant ses pétales humides de rosée, devant un rayon de lune glissant sur un lac endormi, devant l'harmonie du geste du semeur, lançant le grain sur les sillons, devant la grâce d'une démarche de femme, onduleuse et souple; ils éprouvent la même émotion à la vue d'une statue grecque, plus vivante que la vie, que devant une toile de Raphaël, la même sensation au rythme d'un accord qu'à la cadence d'un

(1) Conférence faite le 17 juin 1916 au cours de la Première Semaine d'Alsace-Lorraine organisée par l'Union amicale d'Alsace-Lorraine au profit des engagés volontaires alsaciens-lorrains.

p 41597

vers, et, par un mouvement réflexe dont ils ne sont pas maîtres, leur main se tend sans effort aussi bien vers le pinceau du peintre que vers le ciseau du sculpteur, vers l'archet du violoniste que vers la plume du poète, poussée par l'irrésistible besoin d'exprimer ce qu'ils sentent, par la magie des couleurs, les lignes du marbre, ou la musique des sons et des phrases.

Lorsque, par surcroît, un être de cette sorte est Alsacien, quand il a grandi et vécu au milieu de cette nature sublime, qui fait de notre petite patrie une terre admirable entre toutes, quand il a vu le soleil se coucher dans des crépuscules sanglants derrière la cime violette des Vosges, quand il a parcouru les plaines fécondes qui produisent avec une générosité sans pareille les blés et le vin, quand il a visité une à une toutes les ruines des vieux castels, quand il a peuplé de fantômes toutes les crêtes et de guerriers tous les burgs, quand, par un rare bonheur, il a pu rassembler autour de lui dans un décor familier les merveilles de tous les âges, quand il a pu vivre toute une vie parmi tant de beautés et y ajouter celles qu'il a créées lui-même de toutes pièces, on peut dire qu'il a eu une existence digne d'envie, quels qu'aient pu être pour lui les tristesses et les malheurs auxquels aucun être humain ne saurait se soustraire.

Par les quelques mots que je viens de dire, vous connaissez aussi bien que moi Georges Spetz, poète alsacien.

Georges Spetz descend, par sa mère, d'une vieille famille de Guyenne, qui compte parmi ses plus illustres membres le poète Ogier de Gombault, membre de

l'Académie Française, et, par son père, d'une de ces anciennes familles industrielles qui répandirent autour d'elles, dans le siècle dernier, en Alsace, tant d'aisance et de prospérité. Manufacturier, pour obéir aux vœux des siens, condamné dès l'enfance à souffrir d'un mal implacable, il ne put emprisonner au dedans de lui-même les rêves d'idéal que tout jeune il avait formés. D'une nature adorablement sensible, épris du beau sous toutes ses formes, il voulut se créer une demeure de choix, où, entouré d'objets précieux, il pût sans cesse rassasier sa vue des trésors que les artistes de tous les temps ont laissés en Alsace.

MM. Anselme Laugel, Paul Acker, André Hallays, ont vanté ces collections admirables où foisonnaient les tapisseries anciennes et les tableaux rares, les meubles finement ouvragés, ornés de bronzes que le temps a patinés, les orfèvreries, les ivoires, les faïences, les émaux, les cristaux et les étains, qui faisaient des salons de M. G. Spetz une galerie d'art rétrospectif comme peu de particuliers en possèdent, et où s'épanouissaient, pour l'enchantement des yeux, toutes les fleurs de l'art alsacien.

Mais ce n'est l'heure de vous parler ni du collectionneur ni de l'amateur de jardins, cultivant avec amour les plantes les plus rares, et, si je vous rappelle seulement que, tout jeune, G. Spetz s'adonna à la peinture et qu'il eut les leçons de Fritz de Niederhaüsern, que, vers vingt-six ans, il fut admis au Salon, — et c'était l'année terrible, 1870 — que, depuis, il n'a point cessé de peindre et que chaque salon triennal de Mulhouse vit

apparaître plusieurs de ses nouvelles œuvres, c'est simplement pour vous dire que la belle nature et l'art exquis parmi lesquels il vivait furent dès l'abord traduits par son pinceau, et imprégnèrent ses tableaux d'un sentiment poétique intense.

C'est vers trente ans que M. Spetz se mit à composer et à produire des œuvres musicales remarquées, notamment *L'Alsacienne* sur des paroles de Louis Ratisbonne, *Au bord de l'eau,* dont les paroles sont de Sully Prudhomme, puis des opéras de salon qui ont pour titres : *La première pièce d'or, La Montre, La Belle au bois dormant* et *Cendrillon* et qui furent représentés à Mulhouse avec un grand succès.

Sa musique singulièrement expressive veut dire quelque chose par elle-même, sans l'appui des phrases, et il ne me paraît avoir atteint la maîtrise de son talent que lorsqu'il se libéra du vers, pour donner cours à son imagination, et la laisser broder de fines arabesques et de subtiles variations sur le thème des mots. Alors Spetz abandonna la musique de chant pour se consacrer exclusivement à des adaptations musicales, dont il fut, avec Francis Thomé, un des plus remarquables initiateurs. Ici l'harmonie du chant n'est plus asservie et contenue par la prison des syllabes, elle se développe librement, et devient en quelque sorte le commentaire puissant et admirablement souple de la poésie à laquelle elle s'adapte.

*
* *

Spetz devait être tout naturellement conduit à exprimer par des vers ce qu'il exprimait si bien par des sons, et de même que le musicien était sorti du peintre, le poète naquit du musicien.

L'œuvre capitale de G. Spetz s'appelle *Les Légendes d'Alsace;* elle parut en 1905, et fut couronnée par l'Académie Française.

Les légendes, histoires plus belles que si elles étaient vraies, contes berceurs avec lesquels on nous a endormis, drames terribles qui ont effrayé nos âmes d'enfants; les légendes, qui nous ont fait sourire, qui nous ont fait pleurer, qui nous ont fait trembler, ont fleuri, en Alsace, dans toutes les vallées et sur tous les sommets. Elles sont nées auprès des sources murmurantes, ruisselant sur le grès rose, dans le creux des vallons où les ruisseaux serpentent, dans les tours en ruine des châteaux qui couronnent les crêtes, dans le mur géant de la montagne Sainte-Odile, et jusque dans la chapelle où les larmes de la sainte — qui ont tant coulé — ont creusé sur la pierre un sillon que le temps a respecté. Aussi ces légendes sont-elles pour le poète un heureux prétexte pour chanter notre beau pays d'Alsace, dans tous ses aspects :

« Les Vosges ondulant dans l'améthyste et l'or ; les tours du vieux Turckheim s'enveloppant de brume ; la blancheur des pignons et les rouges toitures, et les arbres ployant sous leurs fruits au verger » ; la puissante abbaye de Murbach, qui s'enfouit dans les replis ombreux des pentes du ballon de Guebwiller, le Lac Blanc tout brillant de lumière, nappe limpide aux reflets

d'argent, et les châteaux de Ribeauvillé, le Girsberg et le Saint-Ulrich dressés à pic sur l'abîme, défiant le ciel de leurs tours à créneaux.

Il faut, pour bien comprendre le charme prenant de ces légendes, avoir grandi soi-même dans les paysages familiers où évoluent leurs héros; alors les vers de G. Spetz évoquent des visions connues, des chemins parcourus, des impressions vécues; ils peignent autant qu'ils chantent. Et lorsqu'on gravit la tour du Saint-Ulrich, on croit entendre, dans la grande salle gothique, relevée de ses ruines, l'écho des festins superbes des frères Ribeaupierre; quand on passe auprès du moulin de Florimont, la moindre chatte qui miaule évoque la chatte blanche, et la Wendeline et la Cauvette semblent bien être les ruisseaux où, dédaignant le fretin, la belle Bianca pêchait dès l'aube

> Le goujon azuré, la moutelle, l'ablette
> Et la truite mignonne au goût fin de noisette.

Tous ces fantômes du passé, G. Spetz les a fait revivre en vers charmants, où il a chanté tour à tour : la Demoiselle blanche de la Fecht, couronnée de vers luisants, voltigeant dans les prés à l'approche du soir, la belle Bianca de Florimont plus chatte que femme, et qui subit le supplice du feu sur la place de Delle, le sinistre violoneux du Donon, qui fait valser les couples enlacés jusqu'à la damnation, la rivalité farouche des frères Ribeaupierre et le spectre errant qui, la nuit, se dresse parmi les pierres éparses du Girsberg.

L'hommage que l'Académie Française a su rendre à

G. Spetz en couronnant ses légendes d'Alsace peut me dispenser de louer à mon tour ses petits poèmes, pleins de sincérité et d'émotion et ses vers qui sont, si je puis employer une expression qui les caractérise admirablement, des vers de peintre, comme sa peinture était une peinture de poète; je me bornerai à vous en faire connaître un des meilleurs échantillons (1).

Ce n'est point par caprice que j'ai choisi, parmi tant d'autres, la Dame blanche du Pflixbourg. Il y a eu beaucoup de dames blanches dans notre région. Il y a la Dame blanche du Rosemont qui vient chanter le soir au bord de la Rosemontoise, la Dame blanche de l'Oberbourg qui se promène la nuit de Noël sur la montagne derrière Rougemont-le-Château, la Dame blanche de Breyval qui détient la clef du merveilleux trésor. Mais la Dame blanche du Pflixbourg est notre dame blanche, à nous, enfants de la vallée de Munster, c'est la mienne, celle dont j'ai rêvé bien souvent, celle que je guettais parmi le feuillage, celle à qui je songeais le soir en m'endormant, dans mon petit lit de Zimmerbach...; car nous y croyions tous. Parfois on voyait, épars et flottant sur les branches de la colline un voile ténu et léger, si ténu, si léger, qu'on eût dit un souffle. Était-ce le voile de la Dame blanche? Était-ce un pan de sa robe mystérieuse? Hélas! ce n'était que la vapeur du petit train de Munster qui venait de quitter Saint-Gilles et remontait la vallée!

*
* *

(1) Voir p. 19.

Après avoir chanté en artiste consommé toutes les légendes de la vieille Alsace, G. Spetz abordant un sujet plus badin, a tenu à célébrer en rimes chatoyantes la choucroute, les saucisses truffées et le pâté de foie de Strasbourg.

Tous ceux qui ont lu *L'Alsace à table* de l'avocat Gérard se rappellent les plantureux repas, les somptueux festins auxquels de tous temps se sont complu les Alsaciens. Les menus de ces banquets de noce ou de baptême, où poulets, chapons, canards, dindons, festonnent les tables en chapelets, sont encore présents à leur mémoire. Ils se souviennent des quatre-vingts saumons vendus, un jour de Saint-André, à Guebwiller, et de l'évêque Jean de Line, qui chaque matin, avant son audience, dévorait un chapon dodu à point. Rabelais seul nous a habitués à de pareilles bombances. Certes, ce n'est pas un peuple de Gargantuas qui vit en Alsace; mais de tout temps on y a aimé la bonne chère, et la cuisine alsacienne a une réputation mondiale.

C'est à la gloire de cette cuisine, à la gloire de l'Alsace gourmande, que M. G. Spetz a ciselé une série de poèmes joyeux, qu'il nous offrit pour nos étrennes de 1914, et qui le révélèrent maître en l'art culinaire, comme il était maître en l'art des jardins. Et son dernier poème célèbre toute la nature alsacienne, plantureuse et riche, les plaines fertiles, et le grain germant dans les sillons; les épis ondulant comme des flots dorés, et les vignes étageant sur les coteaux les ceps chargés de grappes roses; les grands seigneurs buvant des crus fameux autour de tables bien servies, dans des coupes de cristal taillé,

et les moissonneurs au repos, accroupis devant un plat de choucroute, dévorant de bon appétit le pain croustillant et doré, ce pain d'Alsace qui a un goût si particulier, croyons-nous, que nous ne nous imaginons jamais le retrouver ailleurs.

Ce n'est pas chose commode que d'intéresser pendant deux cents pages le lecteur à la confection et à la dégustation de ces mets savoureux dont les recettes sont précieusement gardées comme des traditions de famille. M. G. Spetz y a pourtant parfaitement réussi et, soit qu'il vante la choucroute étalée dans un plat comme une chevelure dorée avec un collier où alternent boudins, saucisses, pommes de terre et « schifelas », soit qu'il décrive les pains de beurre d'écrevisses, le court-bouillon où agonisent les carpes, ou les compotes de pigeons, ses vers, d'une facture excellente, se lisent avec un plaisir exclusif de toute fatigue. On en jugera par ces extraits, choisis un peu au hasard, parmi tant de passages qu'il faudrait citer. Voici d'abord le cochon de lait :

Combien son appareil me plaît!
Tenant en sa bouche une pomme,
Tentatrice du premier homme,
Dressé tout entier sur un plat,
Il nous présente les appas
De sa chair rose et parfumée
De croustillante renommée.
Il me tente autant qu'il me charme.

Les amateurs de grenouilles me sauront gré de citer ces quelques vers :

Sans un peu de travail, il n'est point de plaisir.
Je cite cet adage, en songeant aux grenouilles :
Le plaisir est exquis quand s'égarent, farfouillent
Les doigts et la fourchette, essayant de saisir,
Parmi les petits os, une cuisse replète.

Enfin, à la louange de l'oie majestueuse et solennelle, de l'oie héroïque qui sauva le Capitole, et sacrifia ses foies à la gloire de la cuisine alsacienne, M. G. Spetz a composé un petit poème qui est un vrai bijou (1).

*
* *

Sans m'arrêter au chapitre des pâtés où foisonnent les foies en croûte, les parfaits au madère, les pâtés de coqs de bruyère, de perdreaux, de cailles, de faisans, de bécasses, pâtés de saumons, d'anguilles et de brochets, pâtés de Carême, pâtés de truites à la saveur tentante, leffelpastetlas, waffelpastetlas, les 42 variétés de tourtes et de pâtés que l'on mangeait jadis en Alsace et dont la liste n'a cessé de s'allonger, j'en viens aux mille gâteaux, beignets, pâtisseries, tartes, entremets, sucreries qui, de Belfort à Strasbourg, sont croqués à belles dents par les petits enfants.....

Voici les Schenkely dorés, rangés sur un plat comme un stère de bûches :

A Mulhouse, l'on avait inventé
Certains gâteaux d'étrange mine
Qui dans leur nom que l'on devine
En alsacien bravaient l'honnêteté.

(1) Voir p. 23.

Or, cette bonne ville suisse
Les appelait des Schankalas
Que je traduis ici belles cuisses.....
De qui ?..... n'appuyons pas !

Après, les Ofekiechlas, gâteaux de Pâques :

Quand les cloches, retour de Rome,
Gaiement chantent l'alléluia,
Paraissent les Ofekiechlas
De vanille exhalant l'arome.

Puis le Kougloupf majestueux, gloire nationale :

Qu'ils sont tentants ses godrons mordorés,
Ses volutes qui tournent en hélices
Et ses reliefs par le sucre givrés
Cachant un trésor de délices !

Enfin ce sont dans des hanaps de pur argent, dans des cristaux de Bohême aux reflets changeants, ou dans de simples verres, les vins, les vins exquis de nos coteaux d'Alsace, le Rangen de Thann, le Wannen de Guebwiller, le Brandt de Turckheim, le Sporen de Riquewihr et les fameux vins de Ribeauvillé ! Voilà pour tout de bon de quoi faire rêver Gargantua, et aussi pâlir de jalousie Brillat-Savarin.

Il y a, certes, de l'harmonie dans un beau festin, de l'art dans la combinaison des sauces et dans le rapprochement des mets, de la musique dans le bruit léger des fourchettes, dans le choc des verres, dans le claquement des langues dégustant un bon cru, de la poésie dans un entremets à la crème où voisinent les biscuits mollets, les

copieuses confitures, les cerises, les noix et les pralines, mais il y a aussi de l'harmonie, de l'art, de la musique dans les rimes de G. Spetz, et nous lui sommes infiniment reconnaissants d'avoir ajouté à l'assaisonnement des chevreuils truffés, à la saveur d'un paon bardé de lard, le charme de ses vers et l'attrait puissant de sa fantaisie et de son humour.

*
* *

De même que les collections de Spetz avaient fait de sa maison comme le temple de l'art alsacien, de même ses vers, quels que soient les sujets qui les aient inspirés, sont écrits à la gloire de l'Alsace et dictés par cet amour de la petite patrie que Spetz avait chevillé à l'âme, et qui le soutint jusqu'à son dernier souffle.

Sous le talon brutal du vainqueur, il ne cessait d'espérer en des jours meilleurs, et sa part à lui, dans la bataille, était de maintenir intactes les traditions françaises et de se montrer, dans toutes ses manifestations musicales, littéraires ou artistiques, français, c'est-à-dire homme de goût. Aussi les plus grands parmi ceux qui illustrent la pensée française le tenaient pour un des leurs, et vinrent le saluer dans sa maison d'Isenheim où il les accueillait, affable et souriant, avec cette simplicité et cette bonne grâce qui faisaient de lui l'hôte le plus parfait et le plus délicat. Maurice Barrès, Maurice Donnay, le comte d'Haussonville, Richepin, René Bazin, et bien d'autres, vinrent visiter le poète alsacien, qui représentait pour eux le vivant symbole de l'Alsace française s'obstinant à parler, à écrire,... à rêver en français.

Il leur disait tout le charme de ce beau pays d'Alsace qu'il ne voulut jamais quitter, de la ligne pure de ses monts, de ses coteaux riants, de ses plaines fertiles qui lui inspirèrent ce joli chant du *Retour au Pays* où s'expriment tour à tour, avec une grande délicatesse de sentiment, la nostalgie de l'absence et la joie du retour, ce chant qui tous les jours de cette semaine a retenti dans cette salle et qu'aucun Alsacien ne peut entendre, à l'heure cruelle que nous vivons, sans sentir les larmes lui monter aux yeux.

*
* *

Le 18 août 1914, les Français entraient à Isenheim : trois mille dragons, sabre au clair, défilèrent dans le village, le général de division Mazel logea dans la maison de M. G. Spetz. Le 29 août, nos troupes partaient se joindre, pour l'effort suprême de la Marne, au gros de notre armée. Les Alsaciens du Haut-Rhin qui ont vécu ces jours d'espérance et de déception et qui ont passé par ces alternatives de joie et de douleur, peuvent seuls dire comme ils ont pleuré de bonheur et de désespoir au cours de ce premier mois de guerre, et nous seuls pouvons bien les comprendre.

Pour l'âme de G. Spetz, pour le cœur de ce poète patriote dont les fibres vibraient comme les cordes d'une lyre, l'émotion était trop rude, le coup était trop fort... la lyre se brisa. G. Spetz perdit le sommeil et l'appétit. Le rêve à peine réalisé s'embrumait dans l'incertitude! A quoi bon vivre désormais, en contact avec l'odieux

Allemand, lorsqu'on avait passé pendant quelques jours des heures ineffables en Alsace, à l'ombre du drapeau français! Spetz désolé, mais prêt à affronter la mort qu'il sentait venir, se détacha chaque jour de ce jardin qu'il avait lui-même dessiné pour en faire le cadre merveilleux de ses rêveries, de la galerie d'objets précieux et rares qui avait été sa plus grande passion, et entouré des soins affectueux d'une famille qui multiplia en vain les efforts pour le rattacher à la vie, il s'éteignit doucement le 11 novembre 1914, mourant comme il avait vécu, en beauté.

Au cours de cette Semaine d'Alsace-Lorraine, où il eût eu, si les circonstances l'avaient permis, sa place marquée et parmi nos exposants, et parmi les membres de notre comité d'artistes, il était juste, il était nécessaire, que Spetz eût son jour et que nous lui rendions l'hommage dû à son talent, à son caractère, à son patriotisme exalté, et c'est pour moi un honneur d'avoir été choisi pour déposer sur sa tombe à peine fermée le tribut de notre admiration et de nos regrets.

---

# POÈMES DE GEORGES SPETZ

RÉCITÉS

## AU COURS DE LA CONFÉRENCE

---

I

### CHRYSANTHÈMES ET PREMIÈRE NEIGE

Quand l'automne en fuyant semait ses feuilles d'or,
Que son dernier sourire au ciel brillait encor,
Autour de ma maison, qu'une guirlande enlace,
Chrysantèmes en fleurs étaient groupés en masse :
Pâle rayonnement de charme et de beauté ;
Féerique vision, rêve de volupté.

Émules de Protée en leurs formes étranges :
Souffle, rayons, cheveux de bacchantes ou d'anges,
Insectes, papillons, étonnement des yeux,
Parure de la tombe et miracle des cieux !
Étoiles d'or, soleils, sphères ébouriffées,
Caprice de la femme et chef-d'œuvre des fées.

Leurs discrètes couleurs sont celles de vitraux
Par l'aube réveillés, de perles dans les eaux :
Chair de femme aux reflets d'églantine et de nacre,
Joyaux d'impératrice au jour pompeux du sacre,
Pur cristal par la lune éclairé dans la nuit
Et gemmes d'un missel près d'un cierge qui luit.

Et lorsque je m'enferme en ma maison bien close,
Que l'oiseau sur mon toit plus jamais ne se pose,
Vous évoquez en moi, doux reflets du printemps,
Chrysantèmes fleuris, les rêves, les doux chants
De la verte saison dans la nature en fête ;
Désirs, espoirs, regrets, pensers que rien n'arrête !

Mais la brise gémit..... Soudain l'hiver paraît !
Et sans être attendu, comme un hôte indiscret,
Il précède le temps dans sa marche sans trêve,
En sursaut me réveille et chasse mon beau rêve ;
Je lui ferme ma porte en tremblant de le voir,
Quand il pleure de rage et veut entrer le soir.

Et vous, fleurs sans abri, vous que rien ne protège ;
De son souffle glacé, de sa main sacrilège,
Il vous frappe, cruel !... et toutes en émoi,
Sous ses coups redoublés vous pâlissez d'effroi.
Il vous brise et vous tue dans ses fureurs extrêmes !
Vous souffrez, vous mourez, ô pauvres chrysanthèmes !

Il se tait, il se calme et s'apaise un matin...
De son crime étonné, paraissant tout chagrin ;
Sur la terre il étend un sombre et triste voile,
Et lentement, du ciel, fait descendre une toile
Toute blanche et qu'il tisse en flocons se mouvant,
Qui se croisent dans l'air, dévidés par le vent.

Et voici qu'un linceul vous couvre de mystère ;
Fleurs de deuil, de plaisir... d'une vie éphémère...
Vous êtes comme nous : vous pleurez, vous chantez !
La jeunesse s'envole et nos jours sont comptés !...
Hiver, tu peux tisser ton linceul de mystère...
Les fleurs reverdiront !... et Dieu me dit : Espère !

Novembre 1902 (1).

---

(1) Ce poème a paru en 1903 dans la *Revue Alsacienne illustrée*.

## II

## LA DAME BLANCHE DU PFLIXBOURG

Une fois chaque année, à l'heure de minuit,
Quand tout dort et se tait, dans le calme et sans bruit,
Comme une fleur de neige, un beau lis qui se penche,
Au château de Pflixbourg paraît la Dame blanche.

### I

Toujours témoins muets de son cruel tourment,
Les siècles dans leur fuite ont passé lentement,
Arrachant au castel ses assises de pierre
Et couvrant ses débris d'un vert manteau de lierre

La tour encor debout, dominant la forêt,
Cache dans ses vieux murs un terrible secret.
Sombre phare où la foudre a creusé sa morsure,
Que viennent caresser les vagues de verdure.

Au souffle parfumé des brises du printemps,
La vision paraît dans ses voiles flottants,
D'éternelle douleur image désolée,
Pâle et silencieuse en la nuit étoilée.

Un instant immobile et contemplant le ciel,
Elle semble implorer d'un geste solennel,
Puis s'avance à pas lents, glisse sur les murailles,
Écartant de ses mains les ronces, les broussailles,

Cherchant à reconnaître, au milieu des débris,
La chapelle, la cour, la pièce aux hauts lambris
Où le soir on filait près de la cheminée,
Et la salle où finit sa triste destinée.

C'est là qu'elle voulut, en se donnant la mort,
Rejoindre son amant et subir même sort.
On l'avait massacré par ordre de son père
Dont elle osait braver la haine et la colère.

Brutalement surprise et jetée en prison,
D'un philtre foudroyant elle but le poison.
La mort était pour elle enfin la délivrance,
De son destin fatal la dernière espérance !

II

Sous la porte effondrée et le sombre berceau
Des lierres en festons suspendus à l'arceau,
La Dame blanche passe, et sa splendeur éclaire
La profonde forêt qui dort dans le mystère.

Elle a brisé sa chaîne et, libre jusqu'au jour,
Elle accourt palpitante au rendez-vous d'amour.
Oubliant son destin, elle semble sourire,
Et son regard exprime un amoureux délire.

Comme un astre qui marche en son cours régulier,
Radieuse elle glisse en suivant le sentier.
Le rossignol se tait, surpris, à son passage,
Par les rayons d'argent qui percent le feuillage.

Elle atteint la clairière et les bords du ruisseau,
S'approche de la source, écarte les roseaux,
Et, cueillant des muguets, en tresse une couronne,
Diadème fleuri qui sur son front rayonne.

En se penchant vers l'onde avec grâce et fierté,
Elle admire un instant sa fatale beauté,
Puis regarde au lointain et, comme dans l'attente
D'un bonheur espéré, doucement elle chante :

La lune éclaire les grands bois.
Le rossignol mêle sa voix
A mon chant d'amour qui t'appelle.
Je suis toujours aimante et belle !

Dans cette nuit de doux printemps,
Aimons-nous, reviens, je t'attends,
Sous les arbres, dans le mystère,
Près de la source solitaire.

Confidente de mes tourments,
Témoin muet de tes serments,
Ses eaux reflétaient nos images...
J'y cherche en vain nos deux visages !

Je souris, j'ai séché mes pleurs.
J'ai couronné mon front de fleurs.
Plus brillante que les étoiles,
Pour toi, j'ôterai mes longs voiles !

Écoute ma chanson d'amour,
N'attends pas le réveil du jour,
Au rendez-vous reviens fidèle :
Je suis toujours aimante et belle !...

## III

L'écho de la forêt, au pied du vieux castel,
Répondit tristement à ce pressant appel.
Le rossignol chantait, et sa pure cadence,
Comme un refrain d'amour, montait dans le silence.

La Dame blanche écoute et, reprenant son chant,
Croit entendre au lointain des pas se rapprochant.
Hélas ! ce n'est qu'un vol, un son vague en l'espace
Ou le souffle léger de la brise qui passe !

Il ne reviendra plus. C'est en vain qu'elle attend.
A-t-il donc oublié celle qui l'aime tant?
Ah! toujours expier! Éternelle souffrance!
Et, cette fois encor, perdre toute espérance!

Déjà l'aube s'éveille et le ciel s'éclaircit.
L'ombre de la forêt s'estompe et s'adoucit.
Soudain, la vieille tour s'anime et se colore
Dans les roses vapeurs qui précèdent l'aurore.

C'est l'heure! Il faut, hélas! retourner au château,
Se coucher et dormir dans l'horreur du tombeau.
La vision pâlit, arrache sa couronne,
Fantôme désolé qui gémit et frissonne!...

De la sombre prison reprenant le chemin,
Versant des pleurs amers, sous le poids du destin,
Comme une fleur brisée, un beau lis qui se penche,
Au château de Pflixbourg rentre la Dame blanche!

Ce poème est extrait des *Légendes d'Alsace,* ouvrage couronné par l'Académie Française. Paris, librairie académique Perrin et Cie, libraires-éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins.

---

## III

## LE PATÉ DE FOIE GRAS

Bien plus que l'aigle, le beau cygne,
Tous les oiseaux aimés des dieux,
L'oie, en son passé glorieux
Et dans ses gestes, fut insigne.

Sous les palmiers des oasis,
Dans les temples, au fond des cryptes,
Le culte de l'oie, en Égypte,
Se célébrait aux pieds d'Isis.

Près de Junon, dans un nuage,
Elle prit la place du paon,
Mêlant ses cris, participant
A des querelles de ménage.

Du Capitole le fronton,
A l'heure où le soleil flamboie,
Proclamait la gloire de l'oie
Dans les guirlandes en feston.

On y voyait sur une frise
S'agiter les oiseaux sacrés,
Avec des gestes effarés
Clamant aux prêtres leur surprise.

Donnant l'éveil par leur émoi,
Dans tout Rome sonnant l'alarme,
Appelant les Romains aux armes,
Mettant en fuite les Gaulois.

Oiseaux sauveurs du Capitole,
Pour leurs services éclatants
Ils restèrent pendant longtemps
De vigilance le symbole.

Mais à présent, triste destin !
En Alsace, les pauvres oies
Meurent martyres de leurs foies
Pour le régal de nos festins.

De leur passé semblant très fières,
Ignorant leur prochain tourment,
On les voit glisser lentement
Sur nos étangs et nos rivières.

C'est en hiver, avant Noël,
Qu'on les prépare au sacrifice :
Abominable est leur supplice,
Pour son plaisir l'homme est cruel !

Après quatre longues semaines,
Davantage, si c'est le cas,
Le foie énorme devient gras
Et se produit le phénomène.

L'inventeur du fameux pâté
Était Français, se nommait Close ;
En découvrant si bonne chose
Il réjouit l'humanité.

Close méritait la statue ;
On en élève à tant de gens !
Après avoir flatté nos sens
Que sa gloire se perpétue !

Cuisinier habile en son art,
Pour le maréchal de Contades

Il fit une tour en croustade
Dont les reliefs formaient rempart.

Dans la tour il plaça le foie,
Y mit des truffes à foison,
Exquis trésor en leur saison,
D'un fin gourmet suprême joie !

Le chef-d'œuvre, en sortant du four,
Montra sa chair suave et rose,
Comme Vénus de l'onde éclose
Apparut au réveil du jour.

Merveille unique et géniale,
Produit exquis, délicieux,
Régal des rois et mets des dieux,
Sa renommée est mondiale !

### Épilogue

En ce monde tout doit finir !
Quand il ne reste que la croûte
Installez-y de la choucroute,
Vous en aurez bon souvenir.

Poème extrait de l'*Alsace gourmande*.

---

## IV

## LE RETOUR AU PAYS

### CHANT ALSACIEN (1)

Gai printemps, soleil radieux,
Chantez, chantez dans mon âme ravie ;
Je te reviens, le cœur joyeux,
O ma belle et noble patrie,
O mon Alsace, ô mon pays,
Je te revois et te bénis.

Loin de toi, hélas, sans amour,
Ah ! que douce était la pensée
De l'espérance et du retour,
O mon Alsace bien-aimée !
Et je voyais tes prés en fleurs,
De tes bois la sombre parure,
Tes coteaux aux riches couleurs
Et de tes monts la ligne pure.

Gai printemps, etc.

---

(1) Paroles et musique de Georges Spetz.

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — DÉCEMBRE 1916

# UNION AMICALE D'ALSACE-LORRAINE

ASSOCIATION DÉCLARÉE SOUS LE N° 155633

FONDÉE LE 8 JANVIER 1913

---

## EXTRAIT DES STATUTS

ART. 1. — Il est fondé sous le nom d'Union amicale d'Alsace-Lorraine une association qui a pour but :

1° De maintenir des liens étroits de solidarité entre les originaires d'Alsace-Lorraine en créant, partout où il sera nécessaire, sous forme de Foyers alsaciens-lorrains, des centres de réunion ;

2° D'organiser des institutions de bienfaisance telles que : caisses de secours, offices de placement, comités de patronage, services de consultations périodiques et médicales, colonies de vacances, vestiaires, etc. ;

3° De participer au développement économique de l'Alsace-Lorraine par la création de commissions d'études et de syndicats d'initiative et de tourisme ;

4° De développer la culture française en Alsace-Lorraine par la création de bibliothèques et l'organisation de conférences ;

5° D'organiser un service de secours aux engagés volontaires alsaciens-lorrains ;

6° De créer un comité de dommages de guerre chargé d'étudier toutes les questions relatives à la réparation des dommages causés par la guerre.

ART. 4. — L'Association comprend des membres bienfaiteurs, des membres fondateurs, des membres donateurs, des membres honoraires et des membres actifs.

ART. 5. — Les membres actifs paient une cotisation de 10 francs, les membres honoraires une cotisation de 20 francs, les membres donateurs une cotisation de 50 francs, les membres fondateurs une cotisation de 100 francs et les membres bienfaiteurs une cotisation de 500 francs.

ART 9. — L'Association est administrée par un conseil d'administration de 30 à 40 membres.

### ADHÉSIONS

*Les adhésions à l'Association doivent être adressées au Président de l'Union amicale d'Alsace-Lorraine, 28, rue Serpente, Paris. — Joindre la cotisation en mandat-poste au nom de M. Lhuillier, trésorier.*

### BIBLIOTHÈQUES D'ALSACE-LORRAINE

L'œuvre des Bibliothèques d'Alsace-Lorraine a pour but de contribuer à la propagation de la langue et de la culture françaises en Alsace-Lorraine par la constitution de bibliothèques scolaires, communales, cantonales, familiales.

Grâce à la coopération de l'œuvre, des bibliothèques ont été constituées dans les communes de l'Alsace reconquise.

***Dépôt permanent de livres : 28, rue Serpente, Paris.***

# LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, RUE DES BEAUX-ARTS — RUE DES GLACIS, 18, NANCY

**L'Alsace-Lorraine devant l'Histoire**, par Joseph REINACH, ancien député. 1916. Grand in-8 . . . . . **75 c.**

**Jusqu'au Rhin.** *Les Terres meurtries et les Terres promises,* par A. DE POUVOURVILLE. 5e édition. 1916. Volume in-12, avec 32 cartes . . . . . **3 fr. 50**

**La Vérité territoriale et la Rive gauche du Rhin**, par F. DE GRAILLY. 1916. Volume in-12 de 388 pages . . . . . **3 fr. 50**

**Force au Droit** (*Question d'Alsace-Lorraine*), par H. MARINGER. 1913. Un volume in-12, avec 2 cartes . . . . . **3 fr. 50**

**Le Traité de Francfort.** *Étude d'histoire diplomatique et de droit international,* par Gaston MAY, professeur à l'Université de Paris. 1910. Un volume in-8 de 360 pages, avec 3 cartes dans le texte, broché. . . . . **6 fr.**

**La Protestation de l'Alsace-Lorraine le 17 février et le 1er mars 1871 à Bordeaux**, par Henri WELSCHINGER, de l'Institut de France. 1914. Un volume grand in-8, avec 1 planche, 2 fac-similés et la carte des exigences de la Prusse, broché. . . . **1 fr.**

**L'Alsace-Lorraine et l'Empire allemand (1870-1911)**, par Robert BALDY. Préface de M. René HENRY, professeur à l'École des Sciences politiques. 1912. Un volume in-8 de 236 pages, broché. . . . . **6 fr.**

**L'Administration des Départements envahis en 1870-1871**, par Émile CHANTRIOT, docteur ès lettres, agrégé de l'Université. Préface de Jean CRUPPI, ancien ministre des Affaires étrangères. 1916. Volume in-12 . . . . . **1 fr. 25**

**La Lutte pour le français en Lorraine avant 1870.** *Étude sur la propagation de la langue française dans les départements de la Meurthe et de la Moselle,* par Gaston MAY, professeur à l'Université de Paris. 1912. Un volume grand in-8, avec une carte, broché . . . . . **4 fr. 50**

**Les Alsaciens-Lorrains en France pendant la Guerre.** 1915. Vol. in-12. **60 c.**

**Le Pangermaniste en Alsace**, par Jules FROELICH. (1913.) 11e mille. 1915. Un volume in-12, avec 16 dessins par HANSI, broché . . . . . **75 c.**

**Les Provinces perdues**, par ARDOUIN-DUMAZET.

— **I. Haute-Alsace.** 2e édition. 1910. Un volume in-12 de 444 pages, avec 22 cartes.

— **II. Basse-Alsace.** 2e édition. 1910. Un volume in-12 de 488 pages, avec 29 cartes.

— **III. Lorraine.** 2e édition. 1910. Un volume in-12 de 447 pages.

Prix de chaque volume broché . . . . . **3 fr. 50**

Relié en percaline souple . . . . . **4 fr.**

**Les Provinces perdues,** *d'après Ardouin-Dumazet,* par Émile CHANTRIOT, agrégé de l'Université. 1908. Un volume in-8 de 52 pages, broché . . . . . **1 fr.**

**Les Communes de l'Alsace-Lorraine.** Répertoire alphabétique avec l'indication de la dépendance administrative. — I. *Nomenclature française.* — II. *Nomenclature allemande.* 1915. Volume grand in-8. . . . . **3 fr. 50**

**Images de France. Région de l'Est**, par Émile HINZELIN. 1900. Un volume in-12 de 433 pages, broché sous couverture illustrée par V. PROUVÉ . . . . . **3 fr. 50**

Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales . . . . . **5 fr.**

**Croquis lorrains**, par Louis MADELIN. Préface de Maurice BARRÈS, de l'Académie Française. 1907. Un volume in-12 de 442 pages, broché . . . . . **3 fr. 50**

**Les Ruines des Vosges**, par Émile WAGNER. 1910. Deux volumes in-12, chacun de 450 pages, avec 112 photographies. — I. *Partie septentrionale.* — II. *Partie méridionale.* Chaque volume broché. . . . . **3 fr. 50**

Relié en percaline gaufrée or, tête rouge. . . . . **4 fr. 50**


NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT